

Sous la direction de : Agnès VILLECHAISE-DUPONT



L'occup-action des squatteurs militants

Le squat comme outil d'expérimentation sociale

Cécile LOUEY

N° étudiant : 21004345
Licence 3 Sociologie
Spécialité « Questions urbaines »

Mai 2011

*Merci à tou-te-s les
squatteur-euse-s qui ont
accepté de me rencontrer
et de partager un bout de
leur histoire avec moi.
J'espère que cette
restitution sera fidèle aux
moments passés
ensemble.*

*Je remercie également
Pauline pour son soutien
indéfectible, Matthieu,
Julia pour leurs
encouragements et Alex
pour sa « polyvalence ».*

*Florence Bouillon,
François Chobeaux et
Raphaël Fourquemin,
trois auteurs que
j'apprécie tant
professionnellement
qu'humainement.*

*Un grand merci à ma
maman pour la relecture.*

*Enfin, je remercie
chaleureusement Mme
Villechaise-Dupont pour
sa disponibilité, ses
conseils et ses éclairages
tout au long de cette
démarche de recherche.*

SOMMAIRE

Introduction

I. Les « mondes du squat », une réalité complexe

1. Pas UN squat mais PLUSIEURS :

2. « Bons » et « mauvais » squatteurs, une distinction admise par l'opinion commune

3. Parmi les squatteurs, des personnes engagées et militantes

II. Méthodologie d'enquête :

1. Apports méthodologiques de ma précédente recherche

2. Méthode d'enquête et critère de « faisabilité »

3. Outils d'enquête mobilisés

III. Squatteur militant... militant squatteur?

1. Le concept de « capital militant ».

2. L'engagement et le militantisme décrits par les squatteurs

3. Le squat comme support d'un engagement militant

4. Le squat militant, support d'une identité sociale positive

IV. Vivre en squat, un engagement au quotidien?

1. Une « journée type » dans un squat organisé

2. L'engagement militant des squatteurs à l'épreuve de la vie quotidienne

Conclusion

Bibliographie

Annexes

Introduction

Dans le cadre de mes études pour devenir assistante de service social, j'ai choisi de réaliser mon stage de deuxième année en Belgique via le programme Erasmus en faveur de la mobilité étudiante. J'ai travaillé (et parfois habité) dans un ex-squat bruxellois qui bénéficie désormais d'une convention d'occupation temporaire. On pourrait qualifier ce lieu « d'occupation ». Ne connaissant pas ce milieu et étant particulièrement curieuse, j'ai voulu « aller voir » de plus près les squats militants et j'en ai fait l'objet de mon mémoire d'initiation à la démarche de recherche en 2010.

Cette première enquête m'a permis de nouer des contacts, de mieux comprendre la crise du logement et les différentes formes de mobilisations collectives qui essaient de faire reconnaître et appliquer le droit au logement. J'ai beaucoup apprécié cette étude et c'est en grande partie pour poursuivre ma recherche que j'ai choisi d'intégrer un cursus en sociologie spécialité « questions urbaines ».

L'enjeu de mon enquête précédente était de répondre à la question « en quoi le squat peut-il constituer une démarche citoyenne? ». Cette question m'a permis de mettre en évidence différents paradoxes¹. Notamment, j'ai pu constater que les squatteurs avaient leur propre définition de la citoyenneté et l'envie de vivre « autrement », en mettant en place des modes d'organisation horizontaux et en organisant différentes activités sortant du système capitaliste comme par exemple la mise en place d'ateliers « friperies » ou d'évènements « à prix libre ».

Aujourd'hui j'exerce mon métier d'assistante de service social en milieu hospitalier et je poursuis un cursus en sociologie spécialité « questions urbaines ». Je dois reconnaître que je me pose de plus en plus de questions quant à ma posture professionnelle et que l'aspect « normatif » du travail social m'interroge². Travailler sur les squats m'a permis de rencontrer des personnes qui « vivent autrement » et j'aimerais approfondir ma recherche en étudiant leur rapport à la norme et leur mode de vie. J'aimerais aussi réfléchir à cette forme de « mobilisation ». Est-elle réellement vécue par les habitants comme un acte militant ? Est-ce une initiative individuelle ou prend-elle la forme d'une démarche collective ?

¹Cécile LOUEY, *Ainsi squattent-ils*, mémoire en vue de l'obtention du DEASS, IRTSA, juin 2010

²Cécile LOUEY, « Etre assistant de service social dans un squat où l'on vit » in VST n°107, septembre 2010

I. Les « mondes du squat »³, une réalité complexe

Il existe plusieurs définitions du mot « squat ». Personnellement, je retiendrai la définition proposée par Florence BOUILLON à savoir : « le fait d'habiter sans contrat un local vacant »⁴.

3. Pas UN squat mais PLUSIEURS

De nombreux chercheurs se sont intéressés aux squats et ont tenté de décrire différents « types » de squats. Une même conclusion est partagée par ces auteurs : le squat ne désigne pas une réalité homogène et uniforme. Au contraire, s'intéresser aux squats permet de travailler sur des domaines et des expériences très diversifiées.

Elian DJAOUI, citant un rapport du Comité National des personnes en difficultés, considère qu'il existe trois types de squats⁵ :

- « Le premier, un habitat d'extrême misère, très proche de l'habitat de fortune, lieu de vie d'hommes d'un certain âge, occupé par des SDF ou des clochards.
- 2. Le deuxième marqué par la violence, les conduites délinquantes et la toxicomanie. Là se réunissent des jeunes entourant un « caïd ». C'est un foyer de déviance et de délinquance.
- 3. Le dernier où s'organise une vie collective stable que l'on pourrait qualifier de communautaire ».

Cécile PECHU⁶ quant à elle distingue deux logiques d'utilisation publique du squat. D'une part, la logique « classiste » dont l'objectif est d'obtenir l'application du droit au logement. Le discours qui accompagne ce mode d'action est un discours centré sur les droits des ouvriers et des pauvres. D'autre part, la logique « contre-culturelle ». Les squats visent alors à promouvoir un mode de vie alternatif.

³ Florence BOUILLON, *Les mondes du squat, anthropologie d'un habitat précaire* : Presses universitaires de France, 2009.

⁴ Florence BOUILLON, *Le squat : problème social ou lieu d'émancipation?*, Éditions Rue d'ULM, février 2011, p.14

⁵ Elian DJAOUI, *Intervenir au domicile*, Editions ENSP, 2004, p.51

⁶ Cécile PECHU, *Les Squats*, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Contester, août 2010, p.18

Nous décrirons plus précisément par la suite l'échantillon retenu pour notre recherche. Cependant, nous pouvons déjà spécifier que l'objet de notre étude portera sur les squatteurs « militants ». Ce critère discrimine une population qui peut être rencontrée au sein de tous les types et finalités de squats décrits précédemment.

3.« Bons » et « mauvais » squatteurs, une distinction admise par l'opinion commune

L'image du « squatteur » fait peur. En effet, lorsqu'on interroge la population générale, le vocabulaire utilisé est particulièrement péjoratif : « drogue », « marginalité », « violence »...

Isabelle COUTANT⁷, sociologue, a étudié les réactions des habitants d'un quartier dans lequel un bâtiment a été squatté. Elle a mis en évidence le fait que les personnes du quartier distinguent des « bons » et des « mauvais » squatteurs. Ainsi, apparaissent comme « bons » squatteurs les familles qui ont des enfants. En revanche les jeunes, soupçonnés de se droguer, apparaissent comme de « mauvais » squatteurs. Cette étude souligne également l'ambivalence des sentiments suscités par les squatteurs selon la catégorie sociale. En effet, certains voisins qui ont connu des périodes de précarité se sentent « solidaires » tandis que d'autres ont une crainte du déclassement et craignent d'être éclaboussés par le stigmate des squatteurs. « Le squat devient ainsi un enjeu dans les relations entre groupes sociaux ».

Florence BOUILLON expose une autre idée. Elle écrit que « Les squatteurs ont mauvaise réputation. Ils incarnent l'angoisse de nos sociétés modernes vis-à-vis du parasitisme. Parce qu'ils s'emparent d'un bien appartenant à autrui, les squatteurs sont vus comme des profiteurs. Parce qu'ils sont mobiles, ils sont assimilés aux vagabonds. En contrevenant au droit de propriété, ce sont aussi l'ordre public, les libertés individuelles et la sécurité qu'ils semblent menacer. Le stigmate est enfin renforcé par la déviance »⁸.

Les principaux concernés, les habitants de lieux « squattés », ont conscience de cette méfiance et essaient de mettre en place des stratégies pour être rangés dans la catégorie des « bons » squatteurs.

⁷ Isabelle COUTANT, *Politiques du squat, scènes de la vie d'un quartier populaire*, La Dispute, 2000

⁸ Florence BOUILLON, *Les mondes du squat, anthropologie d'un habitat précaire* : Presses universitaires de France, 2009.

C'est pourquoi certaines occupations proposent des repas de quartier dès le début de leur installation afin de rencontrer les voisins et de les rassurer sur leurs intentions. Les squatteurs utilisent le registre de l'identification pour sensibiliser leurs voisins.

Ainsi, dans un document interne au collectif Jeudi Noir dont l'objectif est de donner des conseils pour l'ouverture et l'organisation d'une occupation, il est conseillé : « d'aller vers les voisins, dès que votre présence est découverte. L'information « qu'il y a des squatteurs » va faire le tour du quartier dans l'heure, et il est important de couper court immédiatement à la psychose. Ne pas hésiter à aller discuter avec eux, se présenter, insister sur votre situation difficile, sur le scandale que représentent les bâtiments vides... Les voisins, surtout dans les quartiers un peu chics, ne voient pas d'un bon œil l'arrivée de jeunes en difficulté financière. Ils n'ont pas pitié de vous, donc habillez-vous bien pour aller les voir, et jouez plutôt sur l'identification : vous êtes des travailleurs comme eux, vous vivez honnêtement, mais les loyers sont devenus fous, et la seule solution est de réquisitionner »⁹

En ce sens, on peut souligner que les squatteurs ont la possibilité d'influencer l'image d'eux-mêmes qu'ils vont donner à leurs voisins.

4. Parmi les squatteurs, des personnes engagées et militantes

Comme nous l'avons évoqué précédemment, la population choisie pour notre enquête est composée de squatteurs « engagés » et « militants ». Il s'agit de personnes qui considèrent habiter dans un squat pour défendre une certaine conception de la vie en société et un idéal politique. Ces squatteurs sont les plus accessibles pour le chercheur. Ils n'hésitent pas à répondre à nos sollicitations et à tenter de nous « convaincre » du bien fondé de leur action.

Il faudra être particulièrement attentif à cet aspect car étudier la question de l'engagement revient à prendre pour objet d'étude des pratiques sociales normatives qui sous-entendent une conception du « juste » et du « bon »¹⁰.

9 Jean-Marc DELAUNAY, *Petit guide pratique de la réquisition citoyenne*, Collectif Jeudi Noir, 2010

10 Sandrine NICOURD, *Le Travail militant*, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p.13

L'enjeu de notre enquête ne sera pas de distinguer les « bonnes » ou « mauvaises » pratiques des acteurs mais plutôt de comprendre comment ils expliquent leur mode de vie, les raisons pour lesquelles ils ont décidé de s'engager en « habitant autrement ».

III.Méthodologie d'enquête

4.Apports méthodologiques de ma précédente recherche

Au niveau méthodologique, j'avais fait le choix lors de ma précédente enquête, de ne pas enregistrer les entretiens de façon à proposer un cadre plus « intimiste et informel » aux personnes interrogées. Je transmettais ensuite aux enquêtés le compte rendu de notre entretien afin qu'ils puissent se l'approprier et apporter des commentaires. En effet, ma principale crainte était que les personnes rencontrées ne se reconnaissent pas dans mon étude. Ce choix a entraîné des difficultés ensuite quant à l'analyse, manquant de citations précises.

A travers ce nouveau travail de recherche, j'ai enregistré les entretiens et tenté de suivre les recommandations de François DUBET selon lequel : « Tout entretien doit se clore sur la restitution de son interprétation par le chercheur aux acteurs interrogés, et la réponse à cette interprétation fait partie de la recherche »¹¹. Concrètement cela signifie que les retranscriptions d'entretiens ont été transmises aux personnes interrogées ainsi que les éléments d'analyse dégagés. Les commentaires, réactions des enquêtés ont été pris en compte pour la suite de l'analyse ce qui permet alors à la démarche sociologique d'être un « exercice démocratique » et soumet le chercheur à « des contraintes d'interprétation et de justification plus exigeantes ».

2.Méthode d'enquête et critère de « faisabilité »

Pour répondre à une contrainte de « faisabilité », l'essentiel de cette enquête sera basé sur une recherche documentaire.

¹¹François DUBET, *Nouveau manuel de sociologie*, Armand Colin, 2010 p. 92

Nous irons toutefois sur le terrain auprès de quelques « habitants » afin de recueillir leur perception et bénéficier de leur expertise, par l'intermédiaire d'entretiens semi-directifs, afin de la confronter aux apports théoriques obtenus grâce aux lectures. Dans le but d'avoir le meilleur matériau possible, j'ai parfois puisé des éléments obtenus lors de temps d'observation participante qui ont été recueillis lors de ma précédente recherche.

3. Outils d'enquête mobilisés

La méthode d'enquête est une méthode qualitative, basée sur une étude bibliographique et sur la réalisation d'entretiens semi-directifs auprès de squatteurs.

Sept personnes ont été interrogées entre février et avril 2011, elles habitaient toutes dans un lieu squatté au moment de notre entretien. Les entretiens ont duré environ deux heures et chaque enquêté a pu lire les interprétations qui ont résulté de notre rencontre.

« L'entretien semi-directif n'est ni entièrement ouvert, ni canalisé, il laissera venir l'interviewé afin que celui-ci puisse parler ouvertement, dans les mots qu'il souhaite et dans l'ordre qui lui convient. Le chercheur s'efforcera simplement de recentrer l'entretien sur les objectifs chaque fois qu'il s'en écarte »¹².

Nous retiendrons également que cet outil d'enquête est « un instrument idéal pour produire des récits, des histoires, qui mêlent des faits précis, des anecdotes et les jugements, les sentiments associés à ces événements. Au cœur de l'entretien, on retrouve donc à la fois une description fine de pratiques, de moments, et le point de vue des acteurs sur ceux-ci »¹³.

J'ai également puisé des informations de l'observation participante que j'ai pu réaliser lors de ma précédente enquête. Cet outil d'enquête est difficile à mobiliser car il demande beaucoup de temps et de rigueur pour la retranscription mais il est très riche pour analyser les pratiques sociales des acteurs étudiés.

12 Raymon QUIVY et Luc Van CAMPENHOUDT, Manuel de recherche en sciences sociales, Dunod, 2009

13 François DE SINGLY, Christophe GIRAUD, Olivier MARTIN, *Nouveau manuel de sociologie*, Armand Colin, 2010, p.46

« De façon minimale, l'observation consiste à « être présent », à « vivre avec » les personnes qui font l'activité qui intéresse l'enquêteur et cette présence suppose une permanence, une durée assez longue, et rendre compte de ce qui se passe »¹⁴.

Dans ma situation, j'ai pris le parti d'observer « à découvert ». Les squatteurs étaient informés de mon projet de recherche. On peut supposer que sachant cela, ils auraient mis en place des stratégies pour contrôler l'image qu'ils donnent de leurs pratiques quotidiennes. Néanmoins, mon temps de présence et de participation à la vie quotidienne ayant duré plusieurs mois, j'ai le sentiment que les modifications initiales de leurs comportements ont laissé place à une acceptation de ma présence et une confiance mutuelle s'est installée, permettant à chacun de mener à bien ses activités.

Les personnes interrogées et observées habitent au sein de différents squats bordelais, parisiens et bruxellois. Elles ont toutes entre 19 et 35 ans et ont répondu volontairement à ma sollicitation.

4.Squatteur militant...militant squatteur?

IV.Le concept de « capital militant »

Selon Pierre BOURDIEU, le capital militant désigne : « les savoirs et les savoirs-faire incorporés au fil des expériences politiques »¹⁵.

Cette définition suppose que le « capital militant » est un processus. Les expériences politiques des individus s'accumulent tout au long de leur vie et constituent un capital dans lequel ils peuvent puiser pour faire face à de nouvelles expériences.

14 François DE SINGLY, Christophe GIRAUD, Olivier MARTIN, *Nouveau manuel de sociologie*, Armand Colin, 2010, p.50

15 Cité par Frédérique MATONTI, *Le Capital Militant (2) crises politiques et reconversions : mai 68*, Actes de la recherche en sciences sociales n°158, juin 2005

Lorsqu'on interroge les squatteurs sur leur trajectoire biographique, on peut mettre en évidence le fait que la plupart d'entre eux ait connu des expériences de « socialisation » politique et militante. Nous entendons par là le fait d'avoir déjà été délégué de classe, d'avoir fait partie d'associations ou de partis politiques. Cela renvoie à la notion de « carrière » décrite par BECKER¹⁶.

En analysant les entretiens, nous pouvons également remarquer que toutes les personnes interrogées proviennent de milieux sociaux plutôt « favorisés ». Plus précisément, les squatteurs qui se décrivent comme « militants », ont des parents qui exercent une profession orientée vers les autres (infirmiers, médecins, travailleurs sociaux, agents de la fonction publique...) et évoquent une certaine vision de « l'intérêt général ». Par exemple, Charles, pense qu'il « est du devoir de chacun de prendre soin des autres, on fait partie d'un tout, on est interdépendants et reliés entre nous. Si ton voisin va mal tu vas mal que tu le veuille ou non ».

Contrairement à ce que l'on pourrait supposer spontanément, les squatteurs qui se sentent « engagés » en habitant autrement, ne sont pas nécessairement les plus « nécessiteux ». A l'inverse ce sont des personnes qui ont fait des études et qui possèdent un certain capital culturel, elles pourront occuper le rôle « d'entrepreneurs de mobilisation »¹⁷ au sein d'un mouvement. On peut supposer qu'elles sont alors plus à même de donner un sens à leur action et à leur mobilisation tandis que d'autres personnes qui habitent en squat ne pourront pas mobiliser ce type de ressources.

Il semble difficile de pouvoir mesurer la part de déterminisme entre le fait de posséder un capital militant et le fait d'habiter en squat. En effet, alors que certains squatteurs expriment avoir choisi un mode de vie alternatif par idéologie, d'autres semblent avoir construit une justification militante au vécu d'une situation plus contrainte.

II.L'engagement et le militantisme décrits par les squatteurs

Maintenant que nous avons proposé une interprétation au cheminement nécessaire pour l'engagement, nous pouvons préciser ce que l'on entend par « engagement ». Il serait aisé de citer les auteurs qui ont défini ce concept. Nous allons plutôt privilégier ici le discours des squatteurs.

16 Howard S. BECKER, *Outsiders, Études de sociologie de la déviance*, Editions Métailié, 1985

17 Cécile PECHU, *Quand les exclus passent à l'action. La mobilisation des mal-logés*. Politix, volume 9, n°34, 1996

En effet, ce sont les acteurs eux-mêmes qui sont les plus qualifiés pour nous décrire leur réalité. L'ouvrage *Entraide, participation et solidarités dans l'habitat* sous la direction de DAN FERRAND BECHMANN me semble particulièrement pertinent à ce sujet : « Être citoyen, c'est se voir reconnu comme individu et comme acteur pouvant agir sur la situation et pouvant contrôler la politique [...]. Pour connaître la vérité, il faut partir du citoyen ordinaire ; c'est lui qui vit les problèmes d'escaliers, d'ascenseurs, d'hôpital. Il a une intelligence propre des problèmes »¹⁸

On peut se demander comment les personnes interrogées perçoivent leur engagement et quelles sont les raisons mises en avant pour expliquer leur mode de vie.

Pour Marine, être militant c'est « plutôt être acteur. Le mot militant ça renvoie à militaire, à rigide tout ça alors ça ne me correspond pas ». Jules ajoute que pour lui « s'engager c'est surtout s'amuser ».

Ce point de vue est partagé par plusieurs personnes. En effet, il semblerait que leur engagement soit basé sur deux composantes : d'une part la volonté de défendre un certain nombre de valeurs, d'autre part, l'envie de « lutter dans la joie ». A cela s'ajoutent parfois des motivations qui relèvent d'un certain altruisme comme le décrit Stéphane « je sais que j'ai de la chance, j'ai besoin de lutter – parce que je peux le faire – pour permettre aux autres d'avoir accès à leurs droits ».

Le squat serait alors un mode d'action vécu comme « festif et sympa ». Romain se souvient d'une occupation en ces termes « quand on était dans ce squat on faisait des réu-apéros tous les soirs, on en garde tous un bon souvenir. Comme les personnes qui ont participé aux manifs anti-CPE finalement, tu entendas une certaine nostalgie quand les gens en parlent. Le squat c'est encore plus sympa que les manifs parce que y'a une certaine prise de risque, l'attrait de l'illégalité tout ça, l'obligation de se réunir secrètement au début, y'a une dose adrénaline et ensuite quand on s'installe c'est ambiance colonie, on s'amuse et on en profite pour défendre des valeurs ».

On ne peut sans doute pas parler de « nouveaux mouvements sociaux » lorsqu'on s'intéresse aux squats puisqu'il s'agit d'une forme de mobilisation collective ancienne. En revanche, on peut

¹⁸ Sous la direction de Dan FERRAND-BECHMANN (1992), *Entraide, participation et solidarités dans l'habitat*. Logiques sociales, l'Harmattan

noter que les nouvelles technologies permettent aux individus qui participent à ce type d'actions de se mettre en scène médiatiquement et d'utiliser le registre de l'humour. Ainsi, quelques affiches créées pour les rassemblements contre la loi LOPPSI utilisent un ton léger¹⁹. J'ai eu l'occasion de participer à certains rassemblements et les organisateurs mettaient en avant le fait qu'il s'agissait d'une « manif'festive » avec des musiciens, l'installation d'une cantine autogérée... le tout dans une ambiance « bon enfant »²⁰.

Les témoignages recueillis peuvent laisser penser que les squatteurs interrogés accordent d'avantage d'importance aux formes de l'action et à la satisfaction personnelle qu'ils pourront en retirer en y participant qu'à l'évocation de revendications politiques. Finalement, les contraintes inhérentes au squat sont source de cohésion pour le groupe.

Se pose alors la question de l'individu face au groupe. Pourquoi habiter en squat? Pour participer à une action collective avec un groupe de pairs? Pour vivre une expérience communautaire? Quelles sont les valeurs défendues? Comment cet engagement se traduit-il dans la vie quotidienne des individus?

Il semblerait que l'ensemble des personnes rencontrées dans le cadre de cette enquête ait la volonté de défendre des valeurs dites « humanistes », certaines personnes allant jusqu'à décrire un engagement altruiste en utilisant un vocabulaire relevant du « don ».

3. Le squat comme support d'un engagement militant

Le squat apparaît pour les individus comme un lieu permettant de mettre en scène un idéal de société.

Cette idée pourrait faire écho à la philosophie ayant conduit à la construction des grands ensembles. En effet, il s'agissait de faire cohabiter sur un même territoire des personnes d'origines sociales très diversifiées.

Cette situation devait conduire, naturellement, à une forme de solidarité, de complémentarité et de cohésion entre les gens.

19 Cf annexe n°1

20 Cf annexe n°2

Dans la plupart des squats que j'ai pu observer, les habitants mettent en avant la « richesse du vivre ensemble ». Cette proximité serait inédite par rapport au logement « classique » où l'habitat serait de plus en plus sectorisé. Ce discours peut sembler contradictoire avec l'expérience – ou l'échec – des grands ensembles. Cependant, il y a une nuance qui a toute son importance, les squatteurs qui m'ont répondu considèrent avoir fait le « choix » du squat. Ainsi, la cohabitation entre les gens, certes d'origines et d'histoires variées, serait la résultante d'un choix et non d'une contrainte. Le groupe ainsi formé est un groupe que l'on pourrait qualifier « d'affinitaire » ou « d'électif » ce qui a sans doute une incidence sur le vécu de la collectivité.

Les propos des squatteurs mettent en évidence une attirance pour une forme de vie collective. En effet, c'est le plaisir d'être ensemble qui est cité en premier quand on les interroge sur les points positifs du squat. Les habitants semblent entretenir des liens affectifs forts et utilisent des termes du registre de la sphère familiale (« nous sommes comme une famille en mieux puisqu'on a pu se choisir ») pour parler de leurs voisins. Marine associe l'image d'une bulle de savon et le squat. Le squat et ses habitants constitueraient alors une bulle avec une couche fine mais protectrice la séparant du monde extérieur.

Selon Lionel ARNAUD, « le collectif se construit dans des interactions, il s'invente lui-même en se nommant, il crée un sentiment d'appartenance en se racontant »²¹. On pourrait se demander si les squatteurs ne créent pas, à travers leur mode de vie collective, une forme de communauté. En effet, le contrôle social entre les individus est très présent. Cependant, on constate que le squat est fortement tourné vers l'extérieur et vers la société. En ce sens, on ne peut que rappeler que les individus présentent différentes appartenances et ne peuvent être réduits à un champ de la vie sociale.

Au vu de ces différents éléments, on peut s'interroger sur l'identité collective créée par le squat comme outil de mobilisation.

21 Lionel ARNAUD, *Réinventer la ville, Artistes, minorités ethniques et militants au service des politiques de développement urbain*, Réseau des Universités Ouest Atlantique, 2008, p.72

2. Le squat militant, support d'une identité sociale positive

Le choix du squat comme outil de mobilisation semble lié à une représentation sociale particulière de la société, ainsi qu'à une construction identitaire spécifique. En tant qu'espace physique investi de manière symbolique, le squat permet d'objectiver un idéal alternatif.

Selon Thomas DAWANCE²², les objectifs des squatteurs s'inscrivent dans le cadre d'une « résistance active à la marchandisation et à l'individualisation des rapports sociaux ».

Le squat politique est alors un choix économique alternatif permettant à ses occupants de se dégager d'une logique salariale. La récupération de nourriture et d'objets, la pratique du libre prix ou de la gratuité, la mise en commun des ressources,... sont autant de pratiques adoptées pour pallier le peu, voire l'absence de ressources financières dont ses habitants disposent. Cette « débrouille » permet de contourner le circuit marchand capitaliste.

Cette pratique de l'économie alternative s'articule à la volonté d'instaurer des rapports sociaux différents des relations conventionnelles. Les squatteurs aspirent à vivre autrement, à une nouvelle sociabilité favorisant la liberté, l'autonomie et l'autogestion²³.

Marine évoque la mise en place d'une « zone de gratuité » au sein de son squat : « On a mis en place une zone de gratuité pour permettre aux personnes de piocher les choses dont elles ont besoin sans avoir à déboursier un centime. L'idée c'est de faire de la récupération, d'éviter la surconsommation et le gaspillage. Le problème c'est que pas mal de personnes du quartier trouvent l'idée sympa et sont venues faire des dons mais elles n'osent pas se servir ou alors seulement quand elles font un échange. C'est hallucinant de voir comme les gens sont formatés, ils ont des difficultés à prendre quelque chose gratuitement, seulement parce qu'elles le souhaitent ou en ont besoin, ce n'est plus naturel ».

22 Thomas DAWANCE, mémoire universitaire pour l'Institut Supérieur d'Architecture Saint-Luc, 1998-1999 : *Le squat*

23 Thomas DAWANCE, *Le squat collectif autogéré, une alternative?*, La Revue nouvelle, février 2008

T. LAHAYE²⁴ affirme que le logement correspond au « point d'ancrage de l'individu dans la société en tant que support de son identité sociale et de son identification à une classe sociale ou à un groupe culturel ». N. BERNARD²⁵ définit également l'habitat comme « support spatialisé de l'identité, prolongement de la personne d'un point de vue mental et symbolique ».

Le choix de vie qu'opèrent les squatteurs semble pourrait être motivé par une manière spécifique de se représenter nos sociétés. Il semble également répondre à leurs préoccupations identitaires.

Selon Emilie MENDELS FLANDRE et Laurent LICATA²⁶, « les individus sont motivés à disposer d'une définition claire d'eux-mêmes en tant que membres de groupes sociaux, s'actualisant par le processus de catégorisation sociale. D'autre part, ils recherchent une identification sociale valorisante et valorisée ».

Ce besoin de différenciation positive engendre des stratégies de la part des acteurs qui visent à contrer une identité sociale vécue comme dévalorisante. On peut alors supposer que l'inscription d'un squat dans une logique contre-culturelle représente pour les squatteurs le passage d'une identité sociale négative (manque de ressources, manque de logement...) à une identité sociale positive (militant,...) par la mobilisation du capital culturel et militant des occupants. En effet, cette hypothèse expliquerait le fait que les personnes interrogées étaient souvent dans une situation de « rupture » lorsqu'ils ont habité pour la première fois dans un squat, leurs ressources leur permettant de justifier et de sublimer une situation d'exclusion initiale.

Pascale JAMOULLE écrit à ce sujet que « des précaires trouvent du sens et du soutien dans les collectifs qui naissent aux marges urbaines. En rue vivent des réfractaires sociaux, qui rêvent d'autres formes de vie en commun, alternatives aux modèles globalisés du couple, de la compétition et du consumérisme. Certains se regroupent, s'impliquant dans des collectifs où se bricolent des formes de relations sociales souples, solidaires et restauratrices (comme les squats semi-organisés

24 T. LAHAYE, *Santé mentale - Logement - Précarité*. Mental'idées, Revue de la Ligue bruxelloise francophone pour la santé mentale, 2006

25 N. BERNARD, *L'habitat : l'au-delà du logement comme visée*. Mental'idées, Revue de la Ligue bruxelloise francophone pour la santé mentale, 2006

26 Emilie MENDELS FLANDRE, Laurent LICATA. *Le squat politique : objectivation d'un idéal alternatif et support d'une identité sociale positive*. Unité de psychologie sociale, Université Libre de Bruxelles

en lutte pour le droit au logement) »²⁷.

Ouvrir puis habiter dans un squat nécessite la mobilisation de ressources relevant d'un savoir faire et d'un savoir être, la vie en collectivité n'allant pas toujours de soi. Nous verrons par la suite comment s'organise quotidiennement la vie dans un « squat organisé » mais nous pouvons d'ores et déjà souligner le fait que le passage d'une identité sociale dévalorisée à une identité sociale valorisée est coûteux et demande un certain nombre de concessions, de travail sur soi de la part des squatteurs.

La vie en squat peut faire partie d'un apprentissage pour les individus. Certains travailleurs sociaux allant jusqu'à considérer que le squat peut constituer un « laboratoire du social ». Vivre en collectivité c'est aussi se donner des règles de vie commune. Habiter dans un squat entraîne une recherche de soutiens du voisinage et des pouvoirs publics. Il faut savoir donner une « bonne image » du squat. L'organisation d'activités ouvertes vers l'extérieur participe à cette dynamique. Cela nécessite alors un travail en sous-groupes, des réunions de préparation... autant de compétences qui pourront ensuite être transférées dans d'autres domaines de la vie sociale.

Iç. Vivre en squat, un engagement au quotidien?

3. Une « journée type » dans un squat organisé

Afin de mieux percevoir le déroulement d'une journée « classique » au sein d'un squat organisé, je mobiliserai ici les résultats de mes temps d'observation participante, de mes entretiens ou encore de ma propre expérience lorsque j'étais moi-même habitante d'une occupation. J'écrirai à la première personne pour un meilleur confort de lecture. On pourra se rapporter aux annexes pour avoir quelques illustrations de la vie quotidienne d'un squat.

²⁷ Pascale JAMOULLE, *Fragments d'intime. Amours, corps et solitudes aux marges urbaines*. La Découverte, 2009, p.159

•8h00

Les quelques personnes qui ont une activité salariée en dehors du squat se réveillent et commencent à se préparer. Chaque habitant a une « chambre », un espace privé qui lui « appartient ». On a beau être contre le principe de propriété privée, avoir un « chez soi » où on peut faire ce qu'on veut, se retirer de la vie collective, c'est quand même important. Passage par la salle de bains. Nous essayons de mutualiser nos ressources alors les salles de bains sont semi-collectives, une par étage. Nous l'entretiens à tour de rôle et ça se passe bien, pas tellement d'embouteillages. J'entends un peu le bruit de mon camarade qui chantonne sous sa douche mais comme beaucoup d'habitants, je me rendors rapidement.

•11h00

Je n'ai plus le choix je dois me lever. Machine, ma chienne, m'appelle. Nous sommes plusieurs dans le squat à avoir un animal. On l'avait avant déjà. C'est un peu comme un couple, on ne peut pas s'en séparer. C'est d'ailleurs ce qui pêche souvent avec les centres d'accueil, les animaux sont refusés. Je passe d'abord voir un voisin du premier pour sortir son chien en même temps que le mien. Il travaille de nuit alors ça lui permet de dormir un peu plus. Dehors, je discute avec les voisins. Les enfants connaissent les chiens du squat et s'amuse avec eux. Ils ont été élevés de façon à être sociables, ils ne mordent pas, ils sont très respectueux et sont habitués à la foule. Je dois faire vite, à 12h30 on attend de la visite et je me suis inscrit pour participer à la préparation.

•11h30

Retour au squat. De plus en plus de personnes sont levées. Ça se fait la bise, ça discute autour d'un café et d'une clope, de la nuit, du programme de la journée... Un groupe d'habitants est parti avec la camionnette d'une association faire la récup' au marché bio. Avec les ingrédients, on préparera un repas à prix libre pour l'accueil d'un groupe de jeunes qui militent pour la décroissance. Ils vont faire escale dans notre squat une nuit avant de reprendre la route en vélo.

Lorsque nous avons fait la répartition des espaces du squat, nous avons voté la mise en place d'un « sleeping » au troisième. C'est un open space où on peut accueillir, héberger, des personnes. Par contre pas de « squat du squat ». L'accueil se fait uniquement après vote auprès de l'assemblée des habitants. D'ailleurs c'est ce soir la réunion. Il faudra que je lise le compte-rendu affiché dans la cuisine communautaire parce que j'étais absent la semaine dernière. Généralement le compte-rendu

est rédigé en français, espagnol et anglais pour que tout le monde comprenne.

Personnellement la lecture du français me suffit largement!

•13h00

Arrivée du groupe de décroissants. Ceux qui le souhaitent mangent dans la cuisine communautaire. C'est l'occasion de rencontrer des militants et de discuter de stratégies et d'actions futures pour changer le monde. Comme souvent, le repas est bio est végétarien. On évite de cautionner les meurtres pour s'alimenter. On applique la règle du « prix libre », chacun donne ce qu'il peut/veut.

On pourrait penser que les gens en « profitent » pour se restaurer gratuitement mais pas du tout. On a souvent une belle recette. L'argent récolté nous permet de financer les travaux dans le bâtiment ou d'avoir une caisse lorsqu'on organise des évènements.

Les personnes du squat qui participent à l'organisation sont volontaires, on ne prévoit pas de rémunération. Notre philosophie de vie tourne autour du partage et de la solidarité. Chaque habitant a des compétences propres, Benoit est travailleur social donc il peut nous aider pour nos papiers, moi je suis pas mauvais en cuisine et pour rencontrer les politiques, Nathalie donne des cours de yoga, Charles et Romain sont plus à l'aise pour les travaux techniques, les réparations...

•15h30

Départ pour une manif en soutien à un squat de sans-papiers. On a la chance d'entretenir de bons rapports avec notre propriétaire mais ce n'est pas le cas pour tous les squats. On va à la manif avec nos diabolos et nos trompettes, ça contrebalance l'effet négatif des piercings, des rastas et des chiens. Il fait beau alors la manif est sympa. Les camerounaises du squat qu'on va soutenir ont préparé des bananes plantains, je saisis l'occasion pour apprendre la recette.

Après le rassemblement, une assemblée populaire est prévue. On échange sur les meilleures stratégies à adopter pour défendre le squat, on fait une liste de numéros de téléphones qui pourront rappliquer rapidement en cas d'expulsion par les forces de l'ordre. On leur donne les coordonnées de quelques avocats et médias qui sont engagés, ça peut toujours servir.

•19h00

Retour au squat. A l'entrée Aymeric et ses enfants se font une partie de ping-pong encouragés par Sonia. Soudain on entend des voix s'élever dans la cuisine, c'est encore Maxime et Nathalie qui s'engueulent. Max abuse un peu trop des bonnes choses depuis que sa copine s'est barrée.

Nous sommes trois ou quatre pour les séparer et éviter que ça dégénère. Nathalie repart dans sa chambre, Max s'allume un nouveau joint. On essaie de lui parler mais il ne nous écoute pas vraiment, Julia qui a entendu la dispute monte voir Nathalie pour essayer de la soutenir. Faut dire que Maxime peut faire peur quand il a trop bu mais il ne va jamais vraiment loin. C'est pas comme Pascal qu'on a du expulser.

●20h00

Je prépare ma bouffe perso dans la cuisine communautaire et j'amène le repas chez un voisin de chambre. Il est diabétique alors on essaie de l'aider un peu à suivre son régime. Une infirmière venait au début mais elle passait juste pour lui demander comment il va. Ça on est 20 à le faire tous les jours. Comme il a fait plusieurs crises d'hypoglycémie on est deux ou trois qui lui proposons de manger avec nous, ça l'aide à s'équilibrer et c'est pas désagréable pour nous non plus, il a un sacré sens de l'humour Michaël!

●22h00

Comme chaque semaine, c'est l'heure de l'assemblée des habitants. On a choisi cet horaire pour que le max de monde vienne. Nathalie passe dans chaque étage et fait du bruit avec des casseroles pour avertir que la réunion va débiter. Elle a toujours lieu dans la cuisine communautaire. C'est là qu'il y a suffisamment de tables et de chaises pour qu'on se voit tous et c'est plus convivial. Charles et Nadia viennent de rentrer de la récup' et apportent des provisions. Mélodie a préparé du café mais beaucoup sont à la bière. On a décidé le mois dernier qu'il était interdit de fumer pendant la réunion pour que les enfants du squat puissent aussi participer. Alexia et Tom ont 10 et 12 ans et commencent à vouloir prendre la parole. C'est chouette de les voir s'impliquer à leur âge. Toutes les interventions font avancer le groupe alors on encourage cette initiative.

Les réunions hebdomadaires permettent aux habitants de se réunir et de prendre ensemble toutes les décisions qui concernent le bâtiment.

Elles débutent toujours de la même manière.

Trois personnes se portent volontaires pour occuper les trois rôles clefs de la réunion : un « animateur » qui doit garantir le bon déroulement de la réunion, des votes, et recentrer les discussions sur l'ordre du jour, un « donneur de parole » qui doit noter les personnes qui lèvent la

main et leur répartir la parole de façon à éviter au maximum les « ping pong » entre deux individus et enfin le « secrétaire » qui doit se charger de rédiger le compte rendu de la réunion.

Chaque habitant est « obligé » d'occuper chacun de ces trois rôles au moins une fois pour réaliser ce que cela représente. Ensuite, on fonctionne sur du volontariat. On essaie de tourner pour que ce ne soit pas toujours les mêmes mais certains restent plus à l'aise dans ce type d'exercice que d'autres. Benoit, travailleur social, organise tous les trimestres une réunion pour apprendre à ceux qui le souhaitent à diriger une réunion. Ces rencontres ont du succès et permettent à certains de « se jeter à l'eau » plus facilement. Parfois on met en place des « binômes » pour que les gens soient plus à l'aise pour diriger la réunion.

●23h00

Marina, Céline et Julia se sont portées volontaires pour être animatrice, secrétaire et « donneuse de parole ».

On définit d'abord l'ordre du jour de la réunion, chacun peut apporter un point à discuter ensemble. Aujourd'hui, nous parlerons de la mobilisation pour le squat de sans-papiers, du groupe de militants pour le décroissance, de l'organisation de la récup', de la liste des bâtiments vides repérés par un sous-groupe d'habitants, de la demande d'une association qui souhaite avoir un local pour organiser des cours de théâtre, des travaux à faire dans les toilettes du rez-de-chaussée, de la répartition des chambres, du paiement des cotisations et des problèmes d'alcool de Maxime qui deviennent de plus en plus problématiques.

Les interventions sont passionnées mais la réunion se déroule dans le calme. L'influence des anarchistes a été bénéfique sur ce point. C'est eux qui nous ont apporté un certain nombre de techniques pour que la réunion soit efficace et engendre le moins de frustrations possibles.

Chaque point de l'ordre du jour est discuté, nous prenons les décisions en votant et en recherchant au maximum l'obtention d'un consensus.

Nous clôturons la réunion par la liste des personnes qui doivent se charger du ménage cette semaine. Deux personnes présentes à la réunion se portent volontaires, elle iront ensuite chercher un troisième habitant qui n'a pas assisté à la réunion. Cette décision a été prise de façon à essayer d'impliquer toutes les personnes du squat dans la gestion du lieu. Même si beaucoup d'habitants font l'effort de venir aux réunions, certains ne sont pas à l'aise et n'y assistent pas. Les solliciter témoigne de l'importance qu'ils ont dans le groupe et de la nécessité que chacun s'investisse à son niveau pour le bon déroulement de la vie collective.

2.L'engagement militant des squatteurs à l'épreuve de la vie quotidienne

Nous retiendrons de la description d'une « journée type » au sein d'un squat organisé, différents éléments que l'on peut relier à l'engagement des habitants.

Tout d'abord, on notera le fait que, malgré une absence de travail salarié, les habitants d'un squat « travaillent » quotidiennement pour gérer et faire vivre leur lieu de vie. Chaque habitant est invité à s'investir dans la vie collective et la « participation » a une valeur de monnaie d'échange. Ainsi, il sera admis qu'une personne qui participe pour tous les chantiers du bâtiment ne pourra pas travailler à l'extérieur et versera une cotisation plus faible au collectif qu'une personne qui travaille et qui a moins de temps à accorder au groupe. Il n'y a pas de distinction entre des tâches « nobles » ou non, chaque activité étant essentielle pour la bonne marche du lieu. Ce principe permet aux personnes les moins dotées de capital culturel et militant d'être reconnues et valorisées au sein du groupe.

Autre idée, on peut voir que l'organisation interne du squat favorise le partage et la solidarité entre les habitants. Dans l'exemple de la journée qui a été décrite, on notera en ce sens que le squatteur promènera le chien d'un voisin et mangera avec un autre voisin diabétique. Ce mode de vie peut sembler spécifique au squat dans la mesure où les voisins d'un immeuble « classique » ne partagent pas nécessairement ce type de rapports. On nuancera toutefois ces propos en rappelant que chaque habitant a un endroit « privatif » qui lui est attribué par le groupe. Ainsi, même si la volonté de vivre en collectivité est mise en avant, chaque habitant a la possibilité d'avoir un « chez soi », son « chez soi » et son intimité.

Les squatteurs militent pour défendre une vision alternative de la société mais également, à travers le squat, pour l'application du droit au logement. On relèvera toutefois que les habitants, qui se définissent comme « engagés », s'investissent dans de nombreuses causes et ont une tendance « contestataire » qui s'élève au delà des questions du logement. Le fait qu'un modèle économique basé sur le « prix libre » et la « récupération » soit proposé est le symbole de cet engagement. Par ailleurs, bien qu'il soit difficile de quantifier ce sentiment, les squatteurs semblent plus nombreux à utiliser des remèdes issus de plantes, à privilégier l'agriculture biologique et sont très majoritairement végétariens.

Concernant les prises de décision au sein d'un squat organisé, tous les squats que j'ai pu observer ont mis en place une réunion hebdomadaire qui vise à régir la vie commune et les activités mises en place au sein du bâtiment. Les squatteurs s'opposent fermement aux prises de décisions unilatérales et mettent en œuvre différentes méthodes pour éviter que les « leaders charismatiques naturels » s'imposent. En ce sens, Damien m'a tenu ces propos « je sais que je suis à l'aise pour prendre la parole en réunion, c'est un exercice facile pour moi et il y a souvent peu de volontaires pour être animateur en réunion. Les autres ont tendance à vouloir me donner ce rôle à chaque fois mais j'essaie d'être vigilant et l'organisation de sessions de formation pour la conduite de réunions a été conçue avec cette idée là. Il faut permettre à chacun de pouvoir occuper le rôle de l'autre. On n'est pas là pour ce juger ou s'envoyer la pierre. On doit avancer ensemble et s'enrichir mutuellement ».

Enfin, on peut voir que l'engagement des squatteurs est également centré sur l'extérieur avec l'accueil de militants étrangers notamment. Le fait qu'un « sleeping » soit prévu pour héberger des personnes extérieures au squat montre bien la volonté et la recherche d'ouverture des habitants. En ce sens, on pourra penser aux « réseaux intersquats » qui se sont développés dans certaines grandes villes. A Paris par exemple, chaque année, plusieurs squats se réunissent pour organiser le FOU (Festival des Ouvertures Utiles). Il s'agit d'une semaine où les lieux occupés ouvrent leurs portes et proposent des débats, des expositions, des concerts...

Selon le site internet de l'Intersquats parisiens, « En 2005, les personnes, les acteurs de différents lieux ou collectifs parisiens et d'Ile de France se sont rencontrés autour de certaines valeurs : le respect de chaque entité, de ses choix organisationnels et identitaires. En bref, l'acceptation de la singularité de chacun (squat, lieux de création, de production artistique,

culturelle, subventionnés ou non, groupes informels, collectifs hors les murs...). La libre adhésion à l'Intersquat. Chacun conservant l'entière maîtrise de son rythme et de ses objectifs. Le refus de tout dogme, de toute domination. Le déni de toute hiérarchie. Ce qui a permis de : mutualiser nos expériences et connaissances (en matière de droit, de politique locale ou sociale, d'organisation...) sur l'évolution d'un lieu, depuis son ouverture jusqu'à sa fermeture, nous connaître les uns les autres, pour être plus performants et solidaires face aux difficultés parfois rencontrées, cerner les problèmes, les besoins, les objectifs de chacun : notre place dans la cité (et ailleurs!), penser à la création d'un réseau régional puis français et regarder un peu vers nos amis européens pour mettre en commun les objectifs, personnes et collectifs d'acteurs locaux, nationaux et supranationaux »²⁸.

A une autre échelle, j'ai pu participer au Festival Intersquats Européens qui s'est tenu à Rome en octobre 2009. Des squatteurs venus de toute l'Europe se sont réunis pour organiser un festival autour des occupations avec des échanges de pratiques, des concerts, des moments de convivialité et de débats.

A partir de ces différents éléments, il semble que l'on peut affirmer que les squatteurs qui se reconnaissent comme étant « engagés » traduisent cet engagement au quotidien, dans leur mode de vie au sein du squat. Est-ce le squat en lui-même qui sous-tend une vie collective et invite les habitants à vivre « autrement »? Est-ce que les individus en viennent au squat parce qu'ils ont, naturellement, une forme d'engagement et de militantisme qui les conduit vers ce type – marginal – d'habitat? La question reste entière.

5. La vie en squat, une expérience de jeunesse?

Comme nous l'avons indiqué dans la partie méthodologique, tous les squatteurs interrogés ont entre 19 et 35 ans. Ils sont donc relativement jeunes. Cette observation peut conduire à s'interroger sur le rapport entre la vie en squat et l'âge. En effet, le squat pourrait constituer une forme d'expérience initiatique pour des jeunes attirés par la marginalité mais aussi par un idéal de société plus « juste » et « meilleure ».

Je suis l'évolution de différents squats depuis maintenant deux ans. Certains habitants rencontrés lors de mon premier séjour dans certaines occupations en sont partis pour intégrer un logement « autonome » et « classique ». Ces personnes étaient pourtant très actives au sein du squat

28 <http://www.intersquat.org/index.php/cest-quoi-ca>

et gardent un excellent souvenir de leur expérience collective. Quand on les interroge aujourd'hui, on peut voir que ces anciens squatteurs restent engagés et participent à certaines actions contestataires. Elles entretiennent toujours des relations affectives avec leurs « anciens voisins » et se déclarent prêtes à retourner vivre dans le squat s'il était menacé.

En revanche, elles sont satisfaites de leur nouveau mode de vie et leur discours met en avant une envie d'avoir un lieu sécurisé pour fonder une famille (on rappèlera que les squats risquent à tout moment d'être expulsés ce qui entraîne une situation d'insécurité permanente pour les occupants), recevoir des collègues de travail, être au calme...

Marine rappelle son vécu et nous explique « qu'avant d'entrer dans le squat, j'étais défoncée toute la journée. Je connaissais quelqu'un qui habitait dans le collectif et j'ai demandé à y être admise après mon séjour en cure de désintoxication parce que je savais que si je retournais dans mon camion, j'allais replonger. J'ai donc rejoint le squat. J'ai rencontré des personnes formidables, j'ai appris à faire du bricolage, à discuter avec les autres et à négocier, à respecter des règles de vie. Le squat a été une école pour moi. Je me suis impliquée de plus en plus, le regard des autres m'a donné confiance en moi, j'ai vu que je pouvais être utile et que j'étais importante pour le groupe. Maintenant j'ai mon appartement, je sais gérer mon budget, je suis maman de deux enfants avec Mohamed que j'ai rencontré au squat. On continue à passer quelques soirées avec les copains la bas et on se construit notre petite vie tranquillement ».

Le squat peut donc constituer une forme de « tremplin » pour des personnes qui vivaient un moment de fragilité quand elles ont commencé à côtoyer ce milieu. Les ressources acquises par l'intermédiaire de la vie en collectivité peuvent ensuite être transférées dans d'autres champs de la vie sociale et permettent à des personnes qui étaient dans des situations d'exclusion de se projeter vers d'autres perspectives d'avenir.

On retrouve également ce phénomène au sein de squats qui bénéficient d'un statut d'occupation plus stable.

Par exemple, l'occupation bruxelloise que j'ai pu étudier a passé une convention avec le propriétaire. Ainsi, les habitants auront minimum six mois pour se reloger si le propriétaire souhaite récupérer son bâtiment. Alors qu'une logique libertaire guidait le lieu à son ouverture avec la

volonté de sortir du système capitaliste, de sortir de la censure, de permettre à tous d'avoir un toit... on observe maintenant des modalités d'admission de plus en plus sélectives (pas trop de chiens, plutôt des femmes...) et des demandes de subventions ont été adressées aux pouvoirs publics. Cette forme « d'institutionnalisation » du squat montre que les individus s'y installent, se l'approprient et recherchent de plus en plus de « confort » malgré l'affirmation d'un mode de vie alternatif et contestataire.

Conclusion

L'enquête visait à comprendre les origines et les traductions concrètes de l'engagement des squatteurs « militants ».

Tout d'abord, nous avons vu que les squatteurs qui se sentent « engagés politiquement », ont tous connus une forme de socialisation politique primaire avec des expériences associatives ou scolaires leur permettant d'avoir un fort « capital militant ».

De plus, les personnes rencontrées sont issues de classes sociales plutôt favorisées et elles ont des ressources pour se défendre face à une catégorisation sociale dévalorisée. Leur première rencontre avec le « milieu » squat coïncide souvent avec une rupture dans leur trajectoire biographique (départ d'un conjoint, arrêt des études, rencontre de personnes anarchistes, expulsion d'un logement...).

Les squatteurs interrogés sont engagés autour de différentes causes. Ils militent pour le droit au logement mais proposent une critique plus globale de la société et des rapports sociaux. Ainsi, c'est un « droit à vivre autrement » qui est défendu à travers le squat.

Dans les valeurs mises en avant par les squatteurs, le refus de la surconsommation, le refus d'une « spécialisation des tâches », le désir de vivre en communauté, sont largement plébiscités. L'idée que chacun puisse accomplir les tâches que les autres réalisent au sein du squat est omniprésente. Les habitants veulent montrer que chaque personne a une importance égale et est essentielle au bon fonctionnement du lieu.

Cependant, dans les faits, on peut observer que ces principes sont difficilement applicables. En effet, ce sont généralement les mêmes personnes qui proposent de s'investir, celles dotées d'un fort capital culturel. Ce sont également les personnes qui assistent aux réunions d'habitants, espace où toutes les décisions concernant la vie du groupe sont votées.

Enfin, on a pu voir que les personnes rencontrées sont toutes relativement jeunes et que souvent le squat constitue une étape avant l'accès à un logement autonome et à une vie plus « classique ». La vie en collectivité « choisie » permet alors de tenter une mise en œuvre concrète d'idéaux de société avant de rencontrer une forme de « désenchantement ». En effet, arrive un jour où l'insécurité du lieu de vie, les relations étroites et la proximité avec les autres habitants, la nécessité de devoir prendre les décisions en groupe... sont perçues comme des éléments plus négatifs que positifs. Les habitants aspirent alors à une vie « normale » tout en gardant à l'esprit les ressources et expériences acquises au sein du squat.

Cette étude nous a permis de mieux comprendre les jeunes militants qui ont choisi le squat comme instrument de mobilisation politique. Cependant, il faut nuancer les conclusions de cette enquête dans la mesure où elle repose sur une vingtaine de témoignages et ne peut avoir de portée universelle. Il serait intéressant de poursuivre ce travail de recherche en master afin d'approfondir l'étude des squats organisés, de leurs habitants et d'avoir plus de recul sur l'évolution des lieux et les trajectoires de vie qui en résultent.

BIBLIOGRAPHIE

Lionel ARNAUD, *Réinventer la ville, Artistes, minorités ethniques et militants au service des politiques de développement urbain*, Réseau des Universités Ouest Atlantique, 2008

Howard S. BECKER, *Outsiders, Études de sociologie de la déviance*, Editions Métailié, 1985

N. BERNARD, *L'habitat : l'au-delà du logement comme visée*. Mental'Idées, Revue de la Ligue bruxelloise francophone pour la santé mentale, 2006

Florence BOUILLON, *Les mondes du squat, anthropologie d'un habitat précaire* : Presses universitaires de France, 2009.

Florence BOUILLON, *Le squat : problème social ou lieu d'émancipation?*, Éditions Rue d'ULM, février 2011

Pierre BOURDIEU Cité par Frédérique MATONTI, *Le Capital Militant (2) crises politiques et reconversions : mai 68*, Actes de la recherche en sciences sociales n°158, juin 2005

Isabelle COUTANT, *Politiques du squat, scènes de la vie d'un quartier populaire*, La Dispute, 2000

Thomas DAWANCE, mémoire universitaire pour l'Institut Supérieur d'Architecture Saint-Luc, 1998-1999 : *Le squat*

Thomas DAWANCE, *Le squat collectif autogéré, une alternative?*, La Revue nouvelle, février 2008

Jean-Marc DELAUNAY, *Petit guide pratique de la réquisition citoyenne*, Collectif Jeudi Noir, 2010

François DE SINGLY, Christophe GIRAUD, Olivier MARTIN, *Nouveau manuel de sociologie*, Armand Colin, 2010

Elian DJAOUI, *Intervenir au domicile*, Editions ENSP, 2004

François DUBET, *Nouveau manuel de sociologie*, Armand Colin, 2010

Sous la direction de Dan FERRAND-BECHMANN, *Entraide, participation et solidarités dans l'habitat*. Logiques sociales, l'Harmattan, 1992

Pascale JAMOULLE, *Fragments d'intime. Amours, corps et solitudes aux marges urbaines*. La Découverte, 2009

T. LAHAYE, *Santé mentale - Logement - Précarité*. Mental'idées, Revue de la Ligue bruxelloise francophone pour la santé mentale, 2006

Cécile LOUEY, *Ainsi squattent-ils*, mémoire en vue de l'obtention du DEASS, IRTSA, juin 2010

Cécile LOUEY, *Être assistant de service social dans un squat où l'on vit*, in VST n°107, septembre 2010

Emilie MENDELS FLANDRE, Laurent LICATA. *Le squat politique : objectivation d'un idéal alternatif et support d'une identité sociale positive*. Unité de psychologie sociale, Université Libre de Bruxelles

Sandrine NICOURD, *Le Travail militant*, Presses Universitaires de Rennes, 2009

Cécile PECHU, *Les Squats*, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Contester, août 2010

Cécile PECHU, *Quand les exclus passent à l'action. La mobilisation des mal-logés*. Politix, volume 9, n°34, 1996

Raymond QUIVY et Luc Van CAMPENHOUDT, *Manuel de recherche en sciences sociales*, Dunod, 2006

<http://www.intersquat.org/index.php/cest-quoi-ca>

ANNEXES

Annexe n°1 : quelques tracts humoristiques visant à mobiliser contre la Loi d'Orientation et de Programmation pour la Performance de la Sécurité Intérieure

Annexe n°2 : rassemblement festif pour la fin de la trêve hivernale le 12 mars 2011 à Bordeaux

ANNEXE 1 : quelques tracts humoristiques visant à mobiliser contre la Loi d'Orientation et de Programmation pour la Performance de la Sécurité Intérieure



Samedi 12 mars
Dans le cadre de la journée nationale
Contre les Expulsions
Installation d'un
Campement éphémère...

Quand l'Etat ne prend pas ses responsabilités, qu'il laisse au moins les gens se débrouiller!

Yourtes, tentes, cantines, infokiosques, musiques, arts de la rue, auberge espagnole etc... en
AUTONOMIE AUTOGESTION

Contact : action_mobilisation_a@hotmail.fr
www.antiloppsi2.net www.droitaulogement.org www.clap33.over-blog.org



ANNEXE N°2 : rassemblement festif pour la fin de la trêve hivernale le 12 mars 2011 à Bordeaux



Banderole installée Place Pey Berland



Installation d'une maison « en carton »



Cantine autogérée et musiciens

Info Kiosque pour informer les passants

